

Brèves littéraires

Brèves

La Vergedorie

Marcel Lambert

Numéro 61, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5571ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, M. (2002). La Vergedorie. *Brèves littéraires*, (61), 89–91.

MARCEL LAMBERT

La Vergedorie

Parti vers des cieux plus cléments, je m'étais arrêté un soir de fin d'été en Vergedorie à l'invitation d'amis installés là depuis peu. On avait ainsi nommé cette région parce que l'essence florale indigène la plus répandue était la verge d'or. On disait même qu'elle constituait quatre-vingt-six pour cent de la végétation herbacée. Mes amis m'avaient prévenu qu'un étonnement indicible me saisirait à la vue de phénomènes étranges.

Paul et Claudie avaient dû s'absenter pour participer à des rencontres villageoises. Je restais seul sur une véranda au plancher bétonné ; un garde-fou en fer forgé me séparait du monde ; mon dos s'appuyait contre un mur de briques. La soirée chaude et moite s'annonçait tranquille bien qu'un vent sans but soufflât.

Mon esprit oscillait entre la réflexion et l'endormissement. Soudain, il se porta sur les phares de ma voiture ; ils me fixaient comme de grands yeux de poisson, hagards. Puis j'aperçus, d'un œil intrigué, un vague filet de lumière venu de je ne sais où et qui s'arrêtait sur une vignette attachée à mon rétroviseur. La vignette se mit à briller de mille feux iridescents et fragiles qui se rompirent pour éclater en une luminescence empruntant mille tons d'émeraude et tout autant de nuances de bleus.

Ce phénomène se généralisa bientôt pour envahir tout ce qui bougeait et tout ce qu'il était naturel de retrouver inerte. Les tons d'émeraude et les tons de bleus, magnifiés par une lumière éclatante et omniprésente, étaient les seuls à distinguer les êtres vivants et les choses inertes hormis la densité qui permettait d'identifier vaguement ces êtres et ces choses en suivant leur contour du regard ou en observant la nature de leurs mouvements : un peuplier, un clocher, un cheval, un nuage...

La luminescence savamment dosée par la densité donnait à tout ce qui habitait ces lieux une épaisseur nouvelle grâce à la transparence, à la translucidité, à l'opacité qui se superposaient ou se décalaient. Un chat passant, sa queue me sembla un collier de pierres précieuses, bleues et lumineuses ; les gracieuses inflorescences des verges d'or ressemblaient à des grappes d'étoiles émeraude agglutinées à des baguettes magiques en cristal bleu royal. Chaque molécule d'air semblait habitée de lumière et dansait en une ronde que rythmaient les vents. Ce spectacle surnaturel donnait à mes yeux des pouvoirs inaccoutumés.

Ma voiture, phosphorescente depuis le début de ce ballet lumineux, redevint tout à coup terne et à peine visible dans la nuit. La lumière, le bleu et le vert disparurent, laissant la place au noir, au gris et à la lueur rosée d'un croissant de lune. Les verges d'or qu'agitait encore le vent n'apparaissaient plus que l'ombre d'elles-mêmes. Le fer forgé, le béton, la brique redevenaient quelconques. Paul et Claudie rentrèrent, silencieux. Je ne glissai mot de ce que j'avais vu.

Lieu ou état ? Folle du logis ? Fuite ? Refuge ? Onirisme ? Autre dimension ? Qui sait ?

* * *

Le lendemain, je fis mes adieux à Paul et Claudie. Je repartis en voiture. Le ciel gris dégageait une lumière un peu terne, les verges d'or étaient jaunes, et les seules autres fleurs que j'aperçus étaient des roses blanches, et aux limites du village, je vis une petite fleur sauvage en haut d'une tige maigre et dégarnie de feuilles qui avait échappé à la faux d'un fermier : je reconnus une chicorée.